

TROIS POUR CENT...

SUSAN PICKFORD

LORSQU'ON s'intéresse à la traduction dans le monde anglophone, on retrouve partout ce fameux chiffre des trois pour cent, qui représente la part des traductions dans le paysage éditorial anglophone (contre quinze pour cent pour la France). Et encore, la part des œuvres littéraires ne dépasserait pas les 0,7 %¹. Un rapport publié par PEN dénombre seulement 52 traductions d'œuvres de fiction depuis le français aux États-Unis entre 2000 et 2006². Comment expliquer la marginalisation de la traduction littéraire chez nos voisins anglais ?

Plusieurs facteurs entrent en jeu. Bien évidemment, la domination mondiale de l'anglais y est pour beaucoup. Quatre cent millions de locuteurs natifs et un petit milliard d'apprenants : les auteurs anglophones suffisent déjà largement à alimenter le marché de l'édition. On publie environ 125 000 titres par an au Royaume-Uni. Pourquoi traduire quand, héritage colonial oblige, on a des auteurs kenyans, nigériens, jamaïcains, sri lankais, pakistanais... qui écrivent directement en anglais ?

Autre particularité : le marché éditorial britannique est fortement imbriqué dans le marché américain et subit les mêmes phénomènes de concentration. En 2001, cinq groupes multinationaux (Bertelsmann, Pearson, HarperCollins, Hachette et Hodder Headline) détiennent 50 % du marché du livre au Royaume-Uni (aux États-Unis, 80 % des livres sont publiés par seulement 5 maisons). Les exigences de rentabilité tournent aujourd'hui aux alentours de 15 % ; par conséquent, le moindre surcoût (comme par exemple l'acquisition des droits étrangers ou la rémunération du traducteur) induit le rejet

1 <http://www.rochester.edu/College/translation/threepersent/index.php?s=about> (consulté le 30/04/10).

2 www.centerforliterarytranslation.org/TranslationReport.PDF, p. 11 (consulté le 12/05/10).

du projet. De fait, la traduction se trouve cantonnée aux marges du marché éditorial ; à quelques rares exceptions près, les traductions sortent surtout chez de petits éditeurs indépendants et, aux États-Unis, dans des maisons d'édition universitaires qui ont à cœur de défendre la diversité culturelle.

Tout comme l'édition, la librairie britannique subit une forte concentration depuis quelques décennies et plus particulièrement depuis 1997, année de l'abolition du Net Book Agreement (l'équivalent de la loi Lang sur le prix unique du livre), attaqué par les chaînes comme Dillons et Waterstones pour entrave à la concurrence. Depuis les années 1990, les chaînes de librairies et surtout les supermarchés dominent le marché. Ils standardisent l'offre en centralisant les achats auprès des éditeurs et en offrant partout les mêmes promotions de type « achetez deux titres, le troisième est offert ». Par ailleurs, les grands éditeurs paient pour que leurs livres figurent en bonne place sur les rayons, ce qui réduit d'autant la visibilité de la production des petites maisons. Les chaînes et supermarchés, qui représentent désormais environ 45 % du marché, bénéficient également d'accords financiers plus favorables que les libraires indépendants (paiement à 90 contre 30 jours, des marges de 55 % contre 35 %). Résultat : cinq cents librairies indépendantes, qui jouaient souvent un rôle important dans la promotion de la diversité éditoriale, ont mis la clé sous le porte entre 1997 et 2009.

Autre facteur déterminant : le niveau relativement faible de soutien institutionnel. Le ministère responsable du budget de la culture gère en même temps les médias et le sport. Or, depuis quelques années, c'est ce dernier qui se taille la part du lion en ce qui concerne les attributions budgétaires, notamment à cause des JO de Londres. En 2008, Arts Council England a supprimé sa subvention de vingt-cinq mille livres sterling attribuée à Dedalus Books (tout en annonçant, puis annulant, la suppression de subventions à Anvil et Arcadia). Vu la faiblesse des sommes en jeu, on peut y voir un certain désengagement de l'État en ce qui concerne la traduction – d'autant plus que l'Arts Council a dissous son panel de conseillers en traduction par la même occasion. Par ailleurs, si la subvention du British Centre for Literary Translation (BCLT) est protégée pour l'instant, l'Arts Council a d'ores et déjà fait savoir qu'elle sera soumise à conditions (qui restent à préciser) dans les années à venir.

Notons au passage que le taux de traduction serait certainement encore plus faible sans les subventions des organismes étrangers ; le Bureau du Livre à Londres, géré par le ministère français des Affaires Étrangères, et notamment son site www.frenchbooknews.com, joue un rôle clé dans la promotion de la littérature française outre-Manche.

Il faut aussi citer l'importance des agents littéraires dans l'édition anglo-saxonne. L'agent est devenu une figure incontournable pour tout auteur souhaitant se faire éditer ; beaucoup de maisons d'édition refusent même d'envisager des projets sans agent. Or, les agents s'intéressent peu à la traduction, car les revenus des traducteurs sont en général trop bas pour qu'ils puissent en tirer un pourcentage intéressant.

Last but not least, la politique de l'enseignement des langues en Angleterre a pour effet néfaste de favoriser le monolinguisme. En 2002, le gouvernement abandonne l'apprentissage obligatoire d'une langue étrangère après 14 ans, d'où la baisse catastrophique du nombre de diplômés en langues et même la fermeture de plusieurs départements à l'université³. Les maisons d'édition manquent d'éditeurs, voire de lecteurs externes, ayant des compétences en langues étrangères. Or, comme Amanda Hopkinson le souligne dans l'entretien qu'elle nous a accordé (p. 10), le Royaume-Uni ne manque pas de locuteurs bilingues, mais le milieu éditorial ne s'est pas montré disposé pour l'instant à exploiter ce gisement pour développer les traductions à partir du polonais ou de l'ourdou...

Doit-on donc conclure que la traduction outre-Manche est condamnée à vivoter en marge du marché éditorial (voir la tribune d'Eric Dickens p. 20 de ce dossier) ? Ne soyons pas trop pessimistes. La situation est certes difficile, mais on peut néanmoins signaler quelques initiatives destinées à rehausser le profil de la traduction. En 1990, le quotidien *The Independent* a créé un prix du meilleur ouvrage de fiction en traduction, qui prime un auteur et son traducteur à égalité. La Translators' Association, actuellement sous la présidence de Daniel Hahn, coordonne également une dizaine de prix. Il existe désormais plusieurs masters en traduction littéraire (le

³ <http://www.guardian.co.uk/education/2009/jun/11/universities-language-departments-close>.

premier, à l'université d'East Anglia, a été créé en 1993 ; Martin Sorrell évoque celui d'Exeter en p. 24 de ce dossier) ; on peut espérer que ces diplômés auront à terme un impact sur la visibilité de la traduction littéraire comme pratique professionnelle. Outre les nombreuses activités du BCLT, on peut également citer les efforts des éditeurs indépendants qui essaient tant bien que mal de promouvoir la littérature étrangère : Dedalus, Arcadia, Marion Boyars, Alma, Arabic, ou encore Saqi. Le polar scandinave, notamment, connaît un succès grandissant depuis quelques années ; plusieurs petites maisons d'édition se sont lancées avec succès dans le créneau du polar en traduction (Bitter Lemon, Gallic Books). Citons pour conclure deux cas où de petites maisons indépendantes ont profité du peu d'intérêt des grandes maisons pour la littérature étrangère. En 2008, Gallic Books vend plus de 100 000 exemplaires de *The Elegance of the Hedgehog*⁴ dans la traduction d'Alison Anderson. En 2009, Christopher Macle hose frappe encore plus fort lorsque, ayant quitté l'indépendant Harvill peu après son rachat par la multinationale Random House, il crée sa propre maison, Macle hose Press, sous l'égide de Quercus. Parmi ses toutes premières acquisitions... un certain Stieg Larsson, déjà rejeté par sept ou huit éditeurs. Il reste donc bien une petite marge de manœuvre pour les éditeurs spécialisés en traduction, qui continuent à fonctionner au coup de cœur et qui – parfois – tirent fort bien leur épingle du jeu.

4 *L'Élegance du Hérisson* de Muriel Barbery, Gallimard.
